

## Le thème du Carême : les fins dernières

« On parle rarement et peu des fins dernières », affirmait le pape Paul VI en 1971<sup>1</sup>. « C'est à peine si la foi en la vie éternelle joue encore un rôle dans l'enseignement de la foi aujourd'hui », déclarait le cardinal Ratzinger en 1989<sup>2</sup>. Tout pratiquant catholique a été amené à faire par lui-même la constatation que, depuis un demi-siècle, il en va bien ainsi. Pourtant, « le concile [Vatican II, cf. *LG*, n. 48] – soulignait Paul VI dans le même discours – nous rappelle les solennelles vérités eschatologiques qui nous concernent, y compris la terrible vérité d'un possible châtement éternel que nous appelons l'enfer, dont le Christ parle sans réticences ». Il suffit par ailleurs de se reporter au *Catéchisme de l'Église catholique*<sup>3</sup> pour vérifier que le magistère vivant de l'Église n'a pas renoncé à enseigner cette part constitutive du message évangélique.

Nous allons donc aborder ce thème qui est *fondamental, décisif et passionnant*. *Fondamental*, parce que les fins dernières (l'eschatologie) sont fortement liées à la connaissance de l'homme (l'anthropologie) : l'homme a-t-il une âme immortelle ; que devient-il après la mort ? Elles sont liées au mystère du Christ (la christologie) : pourquoi Dieu s'est-il fait homme ? « Le Verbe s'est fait homme pour que nous, nous soyons faits dieux (*theopoièthômen*) », répond saint Athanase<sup>4</sup>. *Décisif*, à cause du lien de ces vérités avec la vie morale. On n'agit pas de la même façon si on croit que tout finit avec la vie (ou si on pense que tous vont au ciel), ou bien si l'on sait que Dieu nous jugera et qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. « Seule l'exigence de la vie éternelle confère son urgence absolue au devoir moral de cette vie »<sup>5</sup>. *Passionnant*, parce que les fins dernières nous mettent directement en cause. Chaque chrétien peut se dire : « De mon action dans le temps, de mon rapport au mystère du Christ, dépend mon sort éternel, et celui de ceux que j'aurais contribué à conduire au Christ ».

### La mort

Plan : 1. La mort est le « lieu d'émergence du métaphysique » ; 2. La mort est une ouverture béante au mystère ; 3. La « mort dans le Christ » dessine l'homme éternel.

#### 1. Le « lieu d'émergence du métaphysique »<sup>6</sup> : le choc du réel

La mort nous apparaît comme une *nuit* mais, en fait, elle met dans leur vrai *jour* toutes choses, et surtout nous-mêmes. Nous sommes, non seulement fragiles dans notre rapport au monde, mais condamnés à *disparaître*. La lutte que nous menons pour vivre et subsister – les soins de santé, les préoccupations de la nourriture et du vêtement, le tissu sans cesse à retisser

<sup>1</sup> Audience du 3 septembre 1971, *DC* n° 1594, 859-860.

<sup>2</sup> Joseph Ratzinger, « Les difficultés en matière de foi dans l'Europe d'aujourd'hui », conférence de Laxenburg (Autriche), 2 mai 1989, *OR* (édit. hebd. en langue française) n° 2065, 5-6, *DC* n° 1991, 847-850 [850].

<sup>3</sup> Cf. *CEC*, nn° 1020-1060.

<sup>4</sup> Saint Athanase, *De l'incarnation du Verbe*, 54, 3, *Sources chrétiennes* [SC], 199, p. 459.

<sup>5</sup> Joseph Ratzinger, *ibid.*

<sup>6</sup> Joseph Ratzinger, *La mort et l'au-delà*, Communio/Fayard, 21994, p. 78.

des relations humaines – ce combat épuisant se termine par un décès, une défaite. Ce qui est né un jour, notre *nature composée de corps et d'âme*, en un autre jour va se briser – vraie catastrophe métaphysique ! La *personne* que je suis ne se trouvera plus dans ce monde visible, que les autres humains survivants habiteront encore <sup>7</sup>.

La mort doit donc d'abord être appréhendée par l'homme raisonnable comme ce qu'elle est : un malheur, à vues humaines, irrémédiable ! Le philosophe réaliste y voit comme une brisure de l'être humain, qui, perdant sa *raison d'être*, disparaît de l'histoire. La mort en effet comporte la destruction de l'unité du corps et de l'âme, qui n'existent dans ce monde que l'un par l'autre. La mort s'attaque donc à la *nature*, elle brise le composé humain qui est l'essence de l'homme, elle supprime ainsi en quelque sorte l'effet de la *naissance*.

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais <sup>8</sup>.

Peut-on donc porter le vertige de sa propre disparition ? En un sens, il le faut, car la mort nous met devant *le réel de nous-mêmes*, elle nous révèle ce que nous sommes. Il faut au moins chercher la vérité sur cette énigme.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qu'il en est. [...] Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations. [...] Mais, pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, [...] je les considère d'une manière toute différente. [...] Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre, dans peu d'années, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux <sup>9</sup>.

Un poète français, attendant son exécution capitale, a bien exprimé le tragique de ce sentiment : « On dit que la mort ni le soleil ne se regardent en face. J'ai essayé pourtant » <sup>10</sup>. Cherchons donc, avec humilité mais persévérance. Entreprenons cette recherche sur la mort et sur ce qui la suit, avec patience pour nous-mêmes, nous appliquant le conseil du Docteur africain saint Augustin qui a si longtemps cherché : « Marche dans la lumière que tu possèdes vers la lumière que tu désires ! »

Que ceux qui ignorent avec quelle peine on trouve la vérité et avec quelle difficulté on évite l'erreur, que ceux-là se montrent durs pour vous. [...] Qu'ils soient durs pour vous, ceux qui ne savent pas quelle difficulté on éprouve à guérir l'œil de l'homme intérieur, de manière à le rendre capable de voir son soleil, non pas le corps céleste que vous adorez [...], mais le soleil dont le prophète écrit que « le soleil de *justice* s'est levé pour moi » (Mt 4, 2), et dont il

---

<sup>7</sup> Cf. J.-H. Newman, *Le Rêve de Géronte* Paris, Beauchesne, 1912, pp. 2-3 : « C'est comme si mon être s'était effondré – comme si je n'étais plus une substance et ne pouvais me retenir à quoi que ce soit ni me retourner ici ou là, – comme si je devais nécessairement périr, et disparaître de l'univers pour retomber dans cet abîme sans forme et sans fin, – ce néant absolu dont je suis sorti ».

<sup>8</sup> Blaise Pascal, *Pensées*, Éditions Brunschvicg, n° 210.

<sup>9</sup> *Idem*, n° 194.

<sup>10</sup> Robert Brasillach, *Poèmes de Fresnes*. La sentence était attribuée à Héraclite.

est dit dans l'évangile qu'« il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Jn 1, 9) <sup>11</sup>.

## 2. Une ouverture béante au mystère.

Qu'est-ce que nous savons de cet événement mystérieux ? La mort est-elle une plongée dans le néant, comme le dit le *matérialiste* ou le *libertin* ? En ce cas, l'homme est absurde, ne pensons pas à la mort, « mangeons et buvons, car demain nous mourrons » (Is 22, 13).

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait [nous] perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort <sup>12</sup>.

La mort est-elle un passage insignifiant, comme affecte de le croire le *rationaliste* ? Alors au contraire, pensons-y, à l'instar des stoïciens, mais pour nous entraîner à l'indifférence et au mépris, afin d'être plus fort que la mort.

Dans les deux cas, nous sommes *sous anesthésie par rapport au réel*. Celui qui estime que la mort est une chute dans le néant, et celui qui la voit comme une abstraction ou une sorte d'accession à l'universel, anesthésient tous les deux intellectuellement la mort. Ils se protègent du réel. Mais ils n'arrivent à convaincre – est-ce d'ailleurs vraiment une conviction solide ? – qu'une petite minorité d'intellectuels. En nous, quelque chose aspire de façon invincible à l'éternité ; en nous, quelque chose n'accepte pas le néant. La brisure de la mort, terme de l'« unique cours de notre vie terrestre » <sup>13</sup>, reste pour nous pleine de mystère, comme elle l'a été pour les hommes depuis les temps les plus reculés. Un mystère d'effroi, certes, mais un mystère non dénué d'une certaine espérance. La coutume de la sépulture, aussi vieille que l'humanité, n'en est-elle pas un émouvant témoin ?

L'homme a l'intime conviction de « devoir mourir ». *Naturelle* pour tout animal vivant, la mort est curieusement ressentie par l'homme, non comme un accomplissement, mais comme la pire des peines. Nous sommes toujours étonnés à l'annonce de la mort d'un proche, même s'il était très âgé. « Être homme, c'est mériter la mort, finalement, c'est mourir un jour. [...] Au fond, la mort pour l'homme est une telle injustice qu'il ne peut imaginer de mourir sans être coupable » <sup>14</sup>. Y a-t-il donc une catastrophe à l'origine de l'histoire de l'homme ? On peut, par la seule raison, nous dit Thomas d'Aquin, le conjecturer assez probablement <sup>15</sup>.

---

<sup>11</sup> Augustin d'Hippone, *Contre l'épître de Mani dite « du fondement »*, 1-2, Bibliothèque augustinienne [BA], 17, 391-395

<sup>12</sup> Blaise Pascal, *Pensées*, édition Brunschvicg, n° 171.

<sup>13</sup> Vatican II, *Lumen gentium*, n° 48.

<sup>14</sup> R.-L. Bruckberger, *L'Histoire de Jésus-Christ*, Bouère, Dominique Martin Morin, 1992, pp. 97-98

<sup>15</sup> Cf. saint Thomas d'Aquin, *Somme contre les gentils* [SCG], I. 4, c. 52, § 4.

Et Pascal explique :

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance ; et, si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude <sup>16</sup>.

La révélation nous propose une clé de l'énigme, une clé étonnante, certes, mais non point absurde.

Ouvrons ce très vieux livre, le livre le plus lu de toute l'histoire de la littérature. Prenons le chapitre second de la première histoire qu'il rapporte, la Genèse. Le Seigneur Dieu prescrivit à l'homme : « Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir. » (Gn 2, 16-17). Et écoutons saint Paul qui explicite ce mystère d'obscurité en regard du mystère de lumière du Christ :

Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... et ainsi la mort a passé dans tous les hommes parce que [en ce premier homme] tous ont péché (Rm 5,12).

La mort, nous dit donc la Parole de Dieu, c'est historiquement le « salaire du péché » (Rm 6, 23), c'est la conséquence d'un « péché originel ».

Voilà le dramatique clair-obscur de la condition humaine, voilà la « grandeur et misère » de l'homme. Il aspire à un bonheur sans limites, mais il a perdu l'amitié de Dieu, mais il fait le mal qu'il ne veut pas, mais il sait qu'il va mourir. Une misère sans cause serait absurde, une juste peine est *relativement* intelligible : elle éclaire par sa source, le péché *commis*, le point obscur de la mort *subie*.

La doctrine du péché originel est pour ainsi dire « le revers » de la Bonne Nouvelle que Jésus est le Sauveur de tous les hommes, que tous ont *besoin du salut* et que le salut est offert à tous grâce au Christ. L'Église qui a le sens du Christ (cf. 1 Co 2, 16) sait bien qu'on ne peut pas toucher à la révélation du péché originel sans porter atteinte au Mystère du Christ <sup>17</sup>.

C'est ce que traduit le mot fameux de Chesterton, plein de joyeux paradoxe : « La bienheureuse bonne nouvelle apportée par l'évangile fut l'annonce qu'il y avait un péché originel » <sup>18</sup>.

C'est le péché qui est la *misère* maximale, non la mort ou la souffrance, qui en sont le salaire. Étonnant, n'est-ce pas, que ce langage de la révélation ? Oui, mais cet étonnement peut faire entrer le cœur blessé de l'homme dans une lumière qui n'est pas seulement intellectuelle, une lumière qui a un nom et un visage : Jésus-Christ. « Il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le rédempteur qui l'en peut guérir » <sup>19</sup> !

L'homme qui réfléchit ne doit jamais avoir l'impression que son jugement naturel est contraint par l'autorité divine à affirmer une absurdité ; il doit, bien au contraire, se sentir

---

<sup>16</sup> Blaise Pascal, *Pensées*, édition Brunschvicg, n° 434.

<sup>17</sup> *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 389.

<sup>18</sup> G. K. Chesterton, *Saint François d'Assise*, chap. II, Plon, 1925, p. 33, et DMM, 1979, p. 26. Nous combinons les deux traductions.

<sup>19</sup> Cf. Blaise Pascal, *Pensées*, édition Brunschvicg, n° 556.

introduit jusqu'à un sens plus élevé des choses, sens assurément mystérieux mais authentique<sup>20</sup>.

### **3. La mort dans le Christ et l'homme tel qu'en lui-même.**

Oui, la mort de tous les hommes est vaincue par la mort et la résurrection du Christ.

Comme par la faute d'un seul la condamnation est venue sur tous les hommes, ainsi par la justice d'un seul vient à tous les hommes la justification qui donne la vie. De même, en effet, que par la désobéissance d'un seul homme, tous ont été constitués pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul tous seront constitués justes (Rm 5, 18-19).

Qui d'autre peut nous guérir du baiser empoisonné de la mort ? Celui-là qui a vaincu le venin du péché, dont la mort est le hideux stigmate. L'Homme-Dieu, dont les actes ont une valeur infinie et dont la nature humaine est innocente, n'a aucune dette envers la mort. Il peut donc sauver le genre humain de la catastrophe métaphysique qu'est la mort ! « Par sa mort, il a vaincu la mort », chante la liturgie byzantine.

Et sa victoire peut nous rejoindre, par une réalité mystérieuse, dont seul le christianisme nous parle : la grâce. On l'appelle *grâce*, parce qu'elle est gratuite... et parce qu'elle est belle. La grâce jaillit du côté du Christ mort (cf. Jn 19, 33-34), et elle entraîne dans sa résurrection ceux qui se laissent asperger. C'est vraiment étonnant lorsque l'on y songe. Par le baptême, par l'eucharistie reçue en viatique, c'est à une mort salvatrice que le chrétien est personnellement configuré. « Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort » (Jn 8, 52). Dans le baptisé, c'est le Christ qui est à l'œuvre, broyant le mal et le transformant en bien : « Sang sur la neige. [...] Un innocent qui souffre répand sur le mal la lumière du salut »<sup>21</sup>. Tout au long de sa vie, le chrétien fervent se livre activement au travail d'union avec la passion et la résurrection du Christ, où la lumière de la grâce absorbe et détruit la part obscure de lui-même.

Voilà que se dégage peu à peu sa vraie personnalité, et, dans la rencontre avec le Christ, il accède à son mystère définitif, il devient ce que Dieu a voulu pour lui, il reçoit son nom d'éternité : « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change »<sup>22</sup>. Bien plus, par le sacrement des malades ou extrême-onction, la souffrance du mourant devient celle de Jésus et rayonne dans le Corps mystique.

Que le sceau de ta lumière [le baptême] s'unisse à la beauté de mon visage, / que le signe de ta fermeté se fixe sur la figure de ma face. [...] Lorsque je m'en irai d'ici, que ta sainteté ne s'éloigne pas de moi ; / lorsque je serai enveloppé du linceul, moi coupable, que mon honneur ne me quitte pas ; [...] que la marque de ton Sang puissant ne soit pas ôtée de ma tente qui porte l'effigie du Seigneur ; / qu'elle demeure avec moi dans la tombe !<sup>23</sup>

Y a-t-il donc un désir droit et sanctifié de la mort ? Oui, ou plutôt il y a un désir, non de la mort en elle-même, qui reste une catastrophe, mais de cette brèche lumineuse que la mort « dans le Christ » fait dans le mur noir de l'absurde. Saint Paul l'évoque : « Je me sens

---

<sup>20</sup> Romano Guardini, *Les fins dernières*, Versailles, Éditions Saint-Paul, 1999, p. 12.

<sup>21</sup> Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Plon, 1988, p. 108.

<sup>22</sup> Stéphane Mallarmé, *Le tombeau d'Edgar Poë*.

<sup>23</sup> Saint Grégoire de Narek (944-1010), Docteur de l'Église, *Livre de prières*, 65<sup>e</sup> prière, § II.

pris dans cette alternative : d'une part, j'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ, ce qui serait, et de beaucoup, bien préférable. [...] » (Ph 1, 23). Après l'Apôtre des gentils, nul n'a mieux exprimé ce sentiment que le successeur de saint Pierre à Antioche.

Il est bon pour moi de mourir dans le Christ Jésus plus que de régner sur les extrémités de la terre. [...] Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand je serai arrivé là, je serai un homme. [...] Mon désir terrestre a été crucifié. [...] Il y a en moi une eau vive qui murmure et qui dit au-dedans de moi : viens vers le Père<sup>24</sup>.

La thématique de la lumière grandissante court dans toute la littérature spirituelle. Le livre des Proverbes nous parle de la vie du juste comme d'une montée dans la lumière jusqu'au plein Jour qui est le Christ. « Le sentier des justes est comme la brillante lumière du matin, dont l'éclat va croissant jusqu'au Jour parfait » (Pr 4, 18). Le grand Bossuet parle ainsi de la sainte mort du chrétien :

Ô moment heureux, où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifestée ! [...] Là s'achèvent les travaux de la foi, quand elle va pour ainsi dire enfanter la claire vue<sup>25</sup>.

Et sainte Élisabeth de la Trinité prononce en quittant ce monde : « Je vais à la lumière, à l'amour, à la vie ».

Au début de la carrière du Carême, recueillons-nous, durant le chant des Vêpres, sur ce profond mystère.

Demandons au Seigneur une mort chrétienne, sans douleur, sans reproche, paisible, et une bonne défense devant son redoutable tribunal.<sup>26</sup>

Méditons avec crainte et confiance, sous le regard de la Vierge immaculée et de saint Joseph, le patron de la bonne mort, afin de nous endormir au soir de notre vie « entre les bras de l'espérance et de l'amour ».

L.-M. DE BLIGNIERES

---

<sup>24</sup> Saint Ignace d'Antioche, *Épître aux Romains*, 6, 1 -7, 2, SC, n° 10 bis, pp. 83-84.

<sup>25</sup> Préparation à la mort, huitième prière, in *Œuvres Complètes*, Paris, Vivès, volume 7, p. 615.

<sup>26</sup> Litanies de l'Offertoire, Sainte et Divine Liturgie de saint Jean Chrysostome.